



Evolution de la culture Rom

1.1

Elena Marushiakova & Veselin Popov

La culture ethnique des Roms des pays d'Europe centrale, orientale et du sud-est (y compris ceux qui ont émigré en Europe occidentale) s'est formée et développée au fil d'un processus long et complexe d'interactions actives et continues avec les populations environnantes et leurs cultures.

L'hétérogénéité des communautés roms et leur dispersion au sein des populations des différents pays et régions culturelles et historiques a engendré de nombreuses sous-cultures diverses et variées, mais dérivées d'une culture rom immuable.

Cela n'affecte en rien notre conclusion générale sur la culture rom, qui est une variante ethnique spécifique au sein de la culture européenne. Elle est égale à celle de toutes les autres nations d'Europe et, en tant que telle, aussi unique et spécifique que n'importe laquelle d'entre elles.



III. 1 Célébration de la fête de *Kakava*, Edirne 2005

III. 3 Célébration de la fête de *Kakava*, Kırklareli 2004

III. 2 Célébration de la fête de *Kakava*, Edirne 2005

III. 4 Mariage à Baltëz chez les Tziganes Mečkara, en Albanie, 1999

(sauf mention contraire, toutes les photos proviennent des archives Studii Romani)

La culture rom fait partie d'une tradition culturelle européenne commune. Avec la réinstallation de communautés rom d'Europe dans d'autres parties du monde, de nouvelles interactions ont mené à l'ajout de caractéristiques supplémentaires, suscitant de nouvelles expressions du même fonds culturel immuable

POINTS DE DEPART

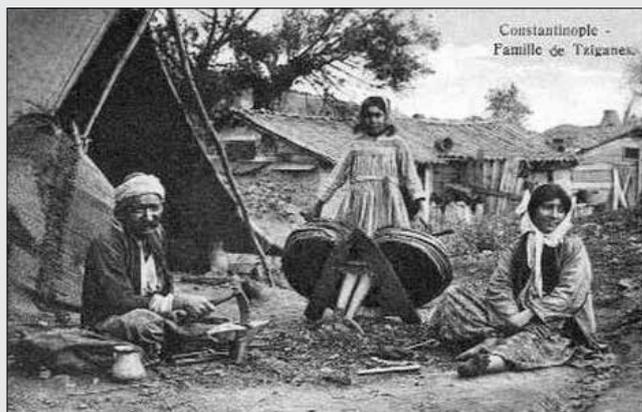
Dans une discussion sur la culture des Rom, la difficulté première semble être de surmonter les clichés profondément ancrés depuis des siècles. Il y a certes les préjugés largement répandus dans le public (comme

la légende selon laquelle les «Gitans» volent les petits enfants), qui remontent au moyen-âge, avec l'arrivée des premiers «Gitans» (Zigeuner, Bohémiens, Tziganes, Zingari, Gitanos, etc.) en Europe occidentale. Mais à ces clichés se sont ajoutés d'autres récits plus positifs, une vision romantique vantant le mode de vie libre des «Gitans», qui s'affranchissent des normes sociales. Malheureusement, de nombreux clichés sur les «Gitans» subsistent aussi dans les recherches universitaires et continuent d'obscurcir la compréhension et la présentation au public de la culture rom. La description de la culture traditionnelle des Roms des pays d'Europe centrale, orientale et du sud-est (et de ceux

qui ont émigré vers l'Europe occidentale ces dernières décennies) passe inévitablement par une comparaison et une remise en cause critique de certaines conceptions profondément enracinées à propos de la culture rom, qui se retrouvent dans de nombreuses études universitaires, et par l'opposition aux idées reçues de la majorité, sur leur nature exotique et spécifique. Rappelons que la présente analyse s'efforce de répondre à la question essentielle de savoir s'il existe en fait une culture rom unique. Elle étudiera les caractéristiques et spécificités fondamentales de la culture des différents groupes roms et/ou des Roms de certains pays, ou de contextes culturels et historiques donnés.



III. 5 Tziganes lors d'un pique-nique à Istanbul (19e siècle)-carte postale



III. 6 Forgerons tziganes nomades près d'Istanbul (19e siècle)-carte postale

MODE DE VIE

Depuis le début, les études sur les «Tziganes», ou plutôt sur les Roms, considèrent le mode de vie nomade comme la caractéristique élémentaire et essentielle de leur culture. La présence de millions de Roms sédentaires installés depuis des siècles en Europe centrale, orientale et du sud-est est expliquée par la répression exercée jadis par les gouvernements des pays concernés (notamment sous le communisme), qui aurait contraint les Roms d'abandonner leur mode de vie «naturel».

Les données historiques sur les Roms de ces régions brossent toutefois un

tableau bien différent. Le premier témoignage historique fiable de la présence de Roms dans les Balkans indique clairement que les ancêtres des Roms actuels menaient une vie sédentaire, et non nomade, car seules des informations sur leur vie sédentaire nous sont parvenues. Ainsi, en 1384, les Romniti habitaient des cabanes près des murailles de la ville de Modon (l'actuelle Methoni) dans le Péloponnèse. En 1483 leur groupe comptait déjà 300 familles spécialisées dans la fabrication d'articles en fer. Même sur l'île de Corfou, un Feodum Atsiganorum spécifique a été créé en 1375 ; il réunissait des Roms forgerons et chaudronniers et d'autres travaillant dans l'agriculture.

Les Egyptiens [«Gitans»] sont maintes fois cités dans les registres des villes de Dubrovnik, Zagreb et Ljubljana de 1362 à 1397. Ils exerçaient les métiers d'artisans, d'ouvriers, de petits commerçants et de musiciens. Dans l'Empire ottoman, la première mention des kipti [«Gitans»] figure dans le registre de l'administration fiscale of Nikopol Sancak (une entité territoriale et administrative) dès 1430, concernant des métiers exercés dans l'agriculture (ce qui prouve qu'ils étaient sédentaires). Au fil des siècles, d'après les registres fiscaux de l'Empire ottoman, la part des Roms sédentaires par rapport aux nomades (ou semi-nomades, plus précisément, car l'hiver ils habitaient



III. 7 Tziganes nomades en Bulgarie, années 1950, Archive EIM (Ethnographic Institute and Museum)

ROMS NOMADES DANS LES ANNÉES 1950-1960

Pays	Roms nomades
Bulgarie, Tchécoslovaquie	> 5 %
Hongrie, Yougoslavie, Albanie	> 1/4
Roumanie	> 1/3
URSS	> 2/3
Pologne	< 3/4

(pendant la sédentarisation)

III. 8

des maisons louées ou achetées) a changé, mais le mode de vie sédentaire a prédominé et, au fil des années, leur pourcentage a constamment augmenté.

La situation était très similaire dans les principautés de Valachie et de Moldavie, où les Roms ont, pendant des siècles (du 14^e au milieu du 19^e), été esclaves du prince, des monastères et des boyards). Au fil des ans la part des Roms esclaves sédentaires ((les vatrași), généralement chargés des travaux agricoles dans les propriétés des boyards et des monastères, ou artisans dans les villes, d'une part, a certes évolué par rapport au nombre d'esclaves du prince (nomades), d'autre part, mais les Roms sédentaires sont restés nettement majoritaires.

Dans l'empire austro-hongrois, le pourcentage de Roms sédentaires a fortement augmenté suite aux réformes de l'Impératrice Marie-Thérèse et de l'Empereur Joseph III, au cours de la deuxième moitié du 18^e siècle. Un recensement spécial de la population rom de l'Empire, réalisé en 1893, a conclu à une majorité de sédentaires parmi les Zigeuner ou Cigányok.

La situation était différente dans l'empire russe, où aucune mesure de l'État ne visait à sédentariser les цыгане. Pourtant, peu avant la Révolution d'octobre 1917, une part importante des Roms s'étaient déjà installés dans les villes de l'Empire (en qualité de musiciens, de commerçants, d'artisans et d'ouvriers)

; d'autres habitaient les villages (de certaines régions de l'Empire, majoritairement dans la région de Smolensk) où ils vivaient des travaux agricoles.

La transition d'une vie nomade ou semi-nomade vers une vie sédentaire des Roms d'Europe centrale, orientale et du sud-est s'est encore accélérée dans les années 1920 et 1930. Après la Seconde Guerre mondiale, les régimes communistes des pays concernés ont mené une politique active de sédentarisation forcée des nomades roms. Leur nombre n'était toutefois pas très élevé, et il était même négligeable dans certains pays. Comme l'illustre le tableau, les Roms itinérants étaient majoritaires dans l'Union soviétique et en Pologne, au moins les 3/4 des Roms de Pologne et 2/3 de la population rom de l'Union soviétique étant nomades. A l'autre extrême se trouvait la Bulgarie et la Tchécoslovaquie, où les Roms itinérants visés par les politiques du gouvernement représentaient moins de 5% du total de la population rom. La part de nomades chez les Roms des autres pays se situe entre ces deux extrêmes. En Roumanie et en Yougoslavie les Roms itinérants représentent moins de 1/3 du total, et moins de 1/4 en Hongrie et en Albanie.

En dépit des mesures d'élimination totale des traditions nomades des Roms, certains groupes ont réussi à préserver leur mode de vie semi-nomade jusqu'à aujourd'hui (nomades pendant la saison chaude, et installés dans leurs propres mai-

sons l'hiver). Ces groupes semi-nomades bien connus sont par exemple les Kalajdzii (étameurs) de Thrace, en Bulgarie et les Lăeși, Pletoși ou Kortorari de Roumanie.

A la fin des régimes totalitaires en 1989, les Roms n'ont pas repris leur vie nomade. L'on assiste aujourd'hui à un renouveau des activités nomades, mais il semble être temporaire et répondre aux difficultés de la période transitoire. Les migrations de Roms vers l'Europe occidentale étaient nettement plus massives mais correspondaient non pas à l'expression d'un mode de vie nomade, mais à une forme de mobilité professionnelle transfrontalière. Les camps de nomades et les installations temporaires de Roms en Europe occidentale sont en fait le fruit des politiques gouvernementales des pays concernés (comme l'Italie et la France), qui les assimilent aux populations nomades locales, et dans le contexte desquelles s'inscrivent certains Roms – dont de nombreux travailleurs migrants de Roumanie et de Bulgarie. A l'inverse, des représentants des mêmes groupes roms sont souvent sédentaires dans les villes ou les campagnes d'autres pays (Espagne, Allemagne, Royaume-Uni, Autriche ou Pays-Bas, par exemple). Il est frappant de constater que le but premier de la vaste majorité des émigrés roms (hormis les réfugiés ayant fui les guerres de l'ex-Yougoslavie) d'Europe occidentale est d'économiser pour construire des maisons nouvelles et meilleures dans leurs pays d'origine.



III. 9 Pèlerinage de Tziganes orthodoxes nomades, les Kalajdzii de Thrace, vers le monastère de la Sainte Vierge de Bachkovo, en Bulgarie, le jour de l'Assomption de Marie, 1998



III. 10 Pèlerinage de Tziganes musulmans de la ville de Plovdiv vers le monastère de la Sainte Vierge de Bachkovo, en Bulgarie, le jour de l'Assomption de Marie, 1998

EXOTISME DE LA CULTURE ROM

Les clichés selon lesquels la culture rom (ou ses divers aspects) est unique et exotique, sans équivalent dans d'autres nations, trouvent aussi leurs racines dans l'histoire.

Diverses nations des Balkans et d'Asie Mineure ont coutume de dire que « dans le monde il y 77 religions et demie [52 et demie dans la version islamique] » (ici, 'religion' signifie en fait 'nation'), la 'demie' désignant les 'Tziganes'. En réalité, les Roms d'Europe centrale, orientale et du sud-est professent la même religion que les populations qui les entourent – comme les Dasikane Roma (des Chrétiens orthodoxes qui se présentent comme les Tziganes « serbes » ou « bulgares ») et les Roms Xoraxane / Xorane (ou « Tziganes turcs ») de Bulgarie et de Serbie. Le fait les Roms pratiquent différentes religion, et qu'il y ait des conversions vers d'autres religions, n'a rien d'exceptionnel. D'autres nations de ces régions ont également adopté, à des degrés divers, un ensemble de croyances, de coutumes et de rites avec des éléments de syncrétisme à partir des principales confessions et conservant des reliques de cultes antérieurs au monothéisme. Les conversions aux églises évangéliques sites « nouvelles » parmi les Roms et

les populations qui les entourent sont un phénomène caractéristique observé dans tous les pays ces vingt dernières années (même s'il faut admettre que chez les Roms, ces conversions sont particulièrement nombreuses).

D'autres Roms ont préservé la religion de la population avoisinante après leur émigration vers d'autres pays. Ainsi, les Kârâmlâtika Roma ou Krimurja, dont les ancêtres ont migré des Balkans vers la Crimée au 18e siècle et qui se sont par la suite déplacés vers la Russie actuelle et toute l'Ukraine, conservent (au moins officiellement) leur foi islamique. De même, certains descendants des Kelderara et des Lovara, partis du territoire de l'empire austro-hongrois pour l'empire russe au début du 20e siècle et actuellement installés dans les pays de l'ex-Union soviétique, revendiquent leur catholicisme jusqu'à ce jour.

Dans la littérature scientifique sur les Roms, l'importance de l'opposition entre pur/impur dans la vie et les rituels des Roms, ainsi que la notion d'une catégorie des choses 'impures', reviennent très souvent. C'est le concept de magaripe (adj. magerdo), maxaripe (adj. maxarime), maxrimata ou maxrimos (adj. maxrime), magerimos (adj. magerimo) pekelimos (adj. pekelime), etc. chez les Ruska Roma, Polska Roma, Servi, Kelderari, Lovari, Kišinjovci, Vlaxi dans

les pays de l'ex-Union soviétique et en Pologne, ainsi que parmi les Olax Āom de Hongrie, de Slovaquie et de République tchèque, chez les Čergarja de l'ex-Yougoslavie, chez ceux qu'il est convenu d'appeler les Kardaraši / Kaldaraši nomades (qui se désignent eux-mêmes par le nom de Āom Ciganjak) en Bulgarie, chez les Sepetdži de Turquie, etc., ainsi que parmi les Vlax Āom des États-Unis et du Canada. Par ailleurs, un courant très connu de l'anthropologie anglo-saxonne considère cette catégorie comme le principal concept structurant de toute la culture rom. Tous les peuples des Balkans, et pas uniquement les Roms, connaissent bien cette catégorie et les rituels qui en découlent. Ce ne sont pas leurs « propres » traditions culturelles, mais des pratiques largement répandues et vivantes jusqu'à ce jour (comme le fait qu'une femme est considérée comme impure pendant 40 jours après la naissance d'un enfant). Les groupes de Roms des Balkans ne revendiquent pas cette catégorie comme la marque distinctive de leur ethnie mais, en-dehors des Balkans, ils transmettent, gardent, renforcent et enrichissent ces normes, au point d'en faire une spécificité ethnique.

Un exemple similaire est la célébration de la slava (jour d'un certain saint, considéré comme le « patron » d'un groupe donné) chez les Mačvaja des

États-Unis, vue par les spécialistes des Roms comme une coutume importante et spécifiquement rom. Ce jour (appelé *slava*, *svetec* et autres dénominations similaires) est non seulement un élément important de la culture traditionnelle de nombreux peuples des Balkans, mais un trait distinctif de leur identité ethnique. Ainsi, un postulat de l'idéologie nationale serbe est « où il y a la *slava*, il y a la Serbie ». De même, la *pomana* (une coutume en souvenir des morts) chez les *Olx Rom* d'Europe centrale et les *Vlax Rom* des États-Unis est considérée, par certains chercheurs, comme une tradition caractéristique des Roms, alors que cette coutume est typique de tous les peuples slaves chrétiens orthodoxes (sous les noms de *pomen*, *pominki*, etc.) et des Roumains (le terme *pomana* est emprunté au roumain).

La situation est comparable dans le folklore, notamment dans le domaine des chansons et de la musique. Une excellente illustration du principe général est que chacune des nations des Balkans est fière de sa propre version d'une chanson appelée le « Pont d'Arta » par les Grecs, la « Chanson du maître-maçon Manole » par les Roumains ou la « Chanson de l'épouse emmurée » par les Bulgares, etc. Pour chacune des nations des Balkans, ce chant folklorique est un repère identitaire et une source de fierté nationale. Il en existe toutefois

aussi de nombreuses versions en romani, non seulement dans les Balkans, mais également dans les autres pays où les Roms ont émigré. En fait, la notion de « musique tzigane » est assez abstraite car il s'agit plutôt d'un large éventail de genres musicaux variant selon les régions historiques et culturelles (Europe centrale, Balkans, Russie, Espagne, etc.).

Loin de constituer des exceptions, ces exemples d'influences des cultures des populations majoritaires sur la culture rom sont assez courants. Les Roms ne forment pas une communauté hermétique et isolée, vivant en autarcie, mais font partie intégrante des sociétés au sein desquelles ils vivent et avec lesquels ils partagent des caractéristiques culturelles en matière de religion(s), de jours fériés, de coutumes familiales, etc. Ce phénomène s'explique par le fait qu'avant l'ère moderne et la naissance des États-nations construits autour des diverses ethnies, les Roms ont vécu la constitution des trois grands empires de l'Europe centrale, orientale et du sud-est: les empires ottoman, austro-hongrois et russe. Ils ont grandement contribué à définir le caractère des régions historiques et ont engendré les caractéristiques culturelles plus ou moins homogènes des populations locales (y compris les Roms).

L'impact des régions de présence

historique des Roms sur leur culture peut également être illustré par la célébration de la fête de *Hederlezi* / *Džurdževdan*. Cette fête, que les Roms appellent *Hederlezi* / *Erdelezi* / *Hâdâr-lez* (fête des saints musulmans *Hıdır* et *Ilyaz*) dans sa version islamique, ou *Džurdževdan* / *Gergjovden* (fête de Saint Georges) dans sa version chrétienne orthodoxe, est particulièrement intéressante pour comprendre la place des Roms dans le contexte culturel général des Balkans. Les Roms, qu'ils soient chrétiens ou musulmans, s'approprient à juste titre cette fête, tout comme les autres nations des Balkans, et estiment qu'elle les distingue d'autres peuples. Peu leur importe que d'autres, dans leur voisinage, la célèbrent également, persuadés que leurs célébrations sont différentes. D'ailleurs, à proprement parler, la fête n'est plus la même aujourd'hui ; beaucoup de ses éléments rituels ont été abandonnés par les autres peuples des Balkans, qui l'ont davantage modernisée que les Roms. Pourtant, il y a quelques décennies, il n'y avait pratiquement pas de différences (hormis dans la langue des chants rituels, qui change naturellement d'un peuple à l'autre). Ainsi, il existe à proprement parler une version propre aux Roms de cette fête qui, tout comme ses variantes bulgare, turque, serbe, etc. appartient à la tradition culturelle des Balkans. Dans



III. 11 Rituel, tablée festive à Gergjovden chez des Kardaraši de Bulgarie



III. 12 *Kakava* à Edirne, Turquie

certaines circonstances, la version rom de la fête a même une dimension sociale plus vaste, comme l'illustre la transformation de la Kakava (le nom rom de Hederlez en Thrace orientale) en une

fête réunissant toute la population de la ville de Kirklareli (la Thrace orientale), en Turquie.

Dès lors, l'évolution générale de la communauté rom au fil des siècles

lui a permis non seulement de faire partie intégrante du tissu social des divers États-nations, mais encore de convertir la culture rom en une variante ethnique dans le cadre des cultures nationales



III. 12 Rituel de la pluie Peperuda, Bulgarie, début du 20e siècle; Archive EIM



III. 13 Rituel de Bibija dans la ville de Vidin, 2011

respectives des peuples de toute la région d'Europe centrale, orientale et du sud-est.

LE DEVELOPPEMENT CULTURE ROM

Dans notre examen de la culture de l'ethnie rom, envisagée comme un variante de traditions culturelles plus générales, il faut garder à l'esprit un autre aspect important. En raison de divers facteurs, l'évolutions de la culture rom au fil de sa transition vers les sociétés modernes a été relativement plus lente que dans les sociétés avoisinantes. C'est pourquoi il est assez courant que des Roms conservent des traditions oubliées depuis plus ou moins longtemps, ou seulement préservées en tant que patrimoine culturel dans d'autres peuples.

Un exemple typique est le rite pratiqué pour faire venir la pluie, appelé Dodola, par les filles roms depuis les années 1920, et qui est très bien documenté dans les Balkans (une jeune fille revêt une robe, pare sa tête d'une couronne de verdure et, avec d'autres jeunes filles, fait des rondes autour des maisons du voisinage ; les gens versent de l'eau sur la fille tandis qu'elle danse et

que le groupe chante et reçoit des cadeaux, etc.). Cette tradition (également appelée Peperuda, Paparuga, etc.) était en fait très présente chez les Bulgares, les Serbes, les Roumains et d'autres peuples des Balkans dans la deuxième moitié du 19e siècle, et se retrouve encore aujourd'hui dans de nombreux festivals folkloriques. Toutefois, dès la première moitié du 20e siècle, les villageois ont considéré que cette coutume était anachronique, mais ils ont continué de payer des Roms pour ce rituel lors des sécheresses, contribuant indirectement à préserver la tradition.

Un autre exemple est le rituel de Lazarvane, un rite de passage pour l'intégration sociale des jeunes filles qui dansent, chantent et obtiennent des cadeaux des habitants de leur village. Il était jadis pratiqué par les Bulgares, jusqu'à la première moitié du 20e siècle, mais dès le début des années 1920, les Bulgares des localités concernées l'ont trouvé anachronique. On ne trouve plus cette coutume que dans les festivals folkloriques. Par contre, les filles roms l'ont préservée jusqu'à la première moitié du 20e siècle.

Le cas des Roms qui ignorent les traditions des autres peuples des Balkans de leur en-

tourage et qui affirment que certaines caractéristiques ethniques et culturelles leur sont propres et les distinguent des autres, est particulièrement intéressant. Par exemple, les Roms de Bulgarie sont persuadés que la coutume de maquiller la mariée au henné est spécifique aux mariages roms, sans réaliser qu'elle est aussi pratiquée par les Turcs de Bulgarie et l'était, jadis, par les Bulgares de certaines régions du pays.

De même, si on leur demande aujourd'hui « qu'est-ce qui vous distingue le plus des Gadže », les Roms d'Europe centrale, orientale et du sud-est répondent généralement « nos filles restent vierges jusqu'au mariage ». C'était pourtant la norme des peuples slaves et des Balkans parmi lesquels vivaient les Roms (tout comme dans les Balkans jusqu'à la fin du 19e et au début du 20e siècle). Mais dans le monde contemporain, cette règle est vue comme une marque distinctive essentielle par les Roms, qui les rend différents des autres nations.

Il est relativement rare que les fêtes, les coutumes et les rites n'aient aucun rapport direct avec les traditions des cultures qui les entourent, mais elles résultent souvent d'associations complexes de divers éléments. Ainsi, la coutume consistant à «

conjurer la peste », ou Bibija, dans la ville de Vidin, en Bulgarie, n'a pas d'équivalent manifeste chez les autres peuples des Balkans. Dans le cadre de ce rituel, des jeunes hommes masqués visitent les maisons des mahala (quartiers Roms), où ils dansent et tapotent le dos du maître de maison avec leur baguette décorée appelée *survačka*, pour lui souhaiter santé et bien-être, et celui-ci leur donne de l'argent pour les remercier. Quand ils ont terminé le tour des maisons, tous les habitants du quartier (mahala) se réunissent sur la place centrale pour danser et préparer un repas commun qui sera partagé à l'extérieur du quartier, dans la nature. Après cela, les *survački* et les restes du repas sont abandonnés à l'extérieur du quartier pour Bibija (la peste). Chaque élément de cette célébration correspond à des coutumes des peuples voisins, mais leur association complexe brièvement décrite ci-dessus est caractéristique des Roms de la ville de Vidin.

Ce culte rendu à la peste (un mot tabou auquel les Roms et d'autres peuples des Balkans substituent le mot « tante ») est un phénomène répandu dans les traditions culturelles des Balkans. Notons que les Roms de Serbie ont non seulement répété les coutumes et rituels du culte rendu à la peste, mais l'ont encore développé au cours des premières décennies du 20^e siècle et l'ont converti en un culte distinct rendu à un « saint tzigane » (avec sa propre iconographie): la Miraculeuse tante Bibija, qui les

préserve des maladies. Cette sainte est devenue tellement populaire que ce n'est pas un hasard si l'une des premières organisations roms de Serbie, fondée en 1935, s'est appelée: « Société des Tziganes de Belgrade vénérant la Tante Bibija ».

Ce mode de préservation, d'élaboration et de transformation de traditions empruntées aux populations avoisinantes pour se les approprier se retrouve encore dans un autre exemple de la Bulgarie. Dans les villages de l'est du pays, le 2 février (Saint Euthyme) est la « fête du coq » (Petlyovden), également appelée Evtimya ou Ihtimya (parfois, seul le souvenir de cette célébration subsiste). A cette occasion, les Bulgares sacrifient rituellement un coquelet dont le sang est appliqué sur les portes des maisons et sur le front des jeunes garçons. La coutume s'inspire d'une légende de l'époque de la domination ottomane, quand les Turcs prélevaient « l'impôt du sang » chez les Bulgares – prenant un garçon de chaque famille pour servir chez les janissaires, et marquant la porte des maisons où ils avaient déjà pris un enfant d'un signe rouge. Une vieille femme appelée Evtimya (ou Ihtimya), a recommandé à ses voisins de tuer un coq et de marquer leur porte avec le sang de l'animal, afin que les Turcs passent à la maison suivante sans prélever « l'impôt du sang ». De nos jours, il existe parmi les Roms de Bulgarie de nombreuses versions de cette légende en diverses localités du pays, en plus de la fête d'Ihtimaja

expliquée par cette légende (notamment chez les Muzikanti – musiciens – de la ville de Zlataritsa). Dans les régions à forte population rom de l'est de la Bulgarie, cette légende et son évocation ont pris une nouvelle tournure : le personnage central de la légende qui remplace la vieille Evtimya est un vieux Rom infirme appelé Vasil. La célébration est décalée le jour d'une autre fête appelée Vasilica chez les Roms de l'ouest de la Bulgarie et de la Serbie, et Bango Vasili / Bangu Vasiy (Basilie l'infirme) chez les Roms de l'est de la Bulgarie. L'oiseau sacrifié pour l'occasion est une oie chez les Roms de l'ouest de la Bulgarie et de la Serbie, mais toujours un coq dans l'est de la Bulgarie. A Sliven, une vente publique de coquelet rôti est organisée en marge de cette fête.

La fête de Vasilica est le fruit d'une association complexe de croyances traditionnelles, de coutumes et de rituels des nations des Balkans (en particulier les Grecs, les Bulgares et les Serbes) et se célèbre à la Saint Basile (14 janvier), c'est-à-dire le jour de la Nouvelle année du calendrier julien (ou « vieux calendrier »). Depuis que l'Eglise orthodoxe bulgare est passée du calendrier julien au calendrier grégorien en 1968, la nouvelle année est fixée au 1^{er} janvier. Contrairement aux Bulgares, les Roms conservent le vieux calendrier (soit 13 jours après les nouvelles dates officielles des fêtes chrétiennes) pour plusieurs de leurs fêtes (hormis celles dont la date varie



III. 14 Rituel de *Lazaruvane* dans le village de Staro Oryahovo, 2010



III. 18 *Vasilica*, Tziganes portant des baguettes rituelles, called *survački*- Sofia, Fakulteta, , années 1960

par rapport à Pâques). Cet attachement au « vieux calendrier » exprime leur volonté de célébrer leurs « propres » fêtes, supposées être différentes de celles de la population qui les entoure. Considérée comme le « Nouvel an tzigane » par la population majoritaire, la Vasilica est graduellement devenue l'un des piliers de la tradition ethnique et culturelle rom contemporaine en Bulgarie et en Serbie.

Cette construction de leurs « propres » fêtes à partir de celles de la population environnante repose d'une part sur le maintien du « vieux calendrier », comme le font aussi les Roms de l'ex-Yougoslavie avec le Ali gjun (jour d'Ali) ou, pour ceux de Sofia, la fête d'Ali Baba le jour de la Saint Elie. Une autre méthode consiste à fixer la date d'une fête qui serait normalement variable. C'est le cas de la Martake zarja (c'est-à-dire la « veille de mars »), fixée le 28 février dans le quartier (mahalla) rom de Vidin (une variante de la fête de Shrovetide, généralement célébrée le dimanche avant le Carême).

Ce n'est pas un hasard si en Europe centrale, orientale et du sud-est, l'apparition de fêtes spécifiques aux Roms est plus clairement visible et fréquente dans les Balkans. C'est une région où les proces-

sus d'émancipation sociale des Roms ont les racines les plus anciennes, et sont par conséquent les plus avancés. L'une de ces conséquences est précisément la tendance à se doter d'un ensemble de célébrations ethniques et culturelles distinct de celui de la population environnante.

CONCLUSION

Ce qui précède ne nie pas l'existence d'une culture spécifique rom. Mais cela rappelle un principe général de l'ethnologie : en tant que tels, les différents éléments culturels ne sont pas chargés d'une spécificité ethnique, mais deviennent propres à l'ethnie quand les communautés correspondantes les considèrent comme des marqueurs qui les distinguent des « autres » communautés. Quand les divers éléments culturels propres à une nation sont associés pour constituer un ensemble ethnique et culturel (approprié par un peuple), ils se convertissent en une caractéristique ethnique spécifique à ce seul peuple, qui le distingue de tous les « autres » peuples. Dans le cas particulier des Roms, il en résulte de multiples et diverses variantes de l'invariant de la culture rom qui

s'expliquent par le caractère hétérogène de cette communauté et par leur dispersion au sein des populations majoritaires de différents pays et de différentes régions historiques et culturelles. Indépendamment de ces considérations, cela n'invalide pas notre conclusion générale sur la culture rom, qui est égale à celles d'autres nations d'Europe (et tout aussi unique et spéciale que chacune de celles-ci).

Comme toutes les autres cultures, celle des Roms n'est pas statique et figée dans le temps, mais constitue un ensemble dynamique, qui évolue et s'enrichit constamment. De ce point de vue, la distinction fréquente entre les « vrais Roms » (qui conservent les éléments de la culture rom traditionnelle) et les « faux Roms » (qui ont un mode de vie moderne) est sans objet. Dans nos sociétés mondialisées, la culture est en évolution constante et n'est souvent préservée que comme un patrimoine culturel ethnique. Le développement culturel des Roms ne saurait, et ne devrait pas, être restreint et il est tout simplement impossible pour une culture de rester « gelée » dans sa forme traditionnelle

Bibliographie

- Acković, D. (2004)** *Tetkica Bibija*, Beograd: Romainterpress. | **Acković, D. (2010)** *Bibijako sastipe. Katalog izložbe*, Beograd: Romainterpress. | **Вукановић Т. (1983)** *Роми (цигани) у Југославији*, Врање: Нова Југославија. | **Деметер, Н. / Бессонов, Н. / Кутенков, В. (2000)** *История цыган. Новый взгляд*, Воронеж: Институт этнологии и антропологии РАН. | **Chelcea, I. (1944)** *Țigani din Romania. Monografia Etnografică*, București: Editura Institutului Central de Statistica. | **Đurić, R. (1983)** *Seoba Roma. Krugovi pakla i venac sreće*, Beograd: Biblioteka Publicistika | **Ficowski, J. (1986)** *Cyganie na polskich drogach*, Kraków/Wrocław: Wyd. Literackie. | **Fraser, A. (1992)** *The Gypsies*, Oxford UK & Cambridge USA: Blackwell. | **Horváthová, E. (1964)** *Cigáni na Slovensku. Historicko - etnografický náčrt*, Bratislava: SAV. | **Marushiakova, E. / Popov, V. (1997)** *Gypsies (Roma) in Bulgaria*, Frankfurt am Main: Peter Lang. | **Marushiakova, E. / Mischek, U. / Popov, V. / Streck B. (2008)** *Zigeuner am Schwarzen Meer*, Leipzig: Eudora. | **Петровски, Т. (2001-2002)** Ромите во Македонија денес. Скопје: Здружение на љубители на ромска фолклорна уметност "Романо Ило" Кн. 1-3. | **Tcherenkov, L. N. / Laederich, S. (2004)** *The Roma. Otherwise Known as Gypsies, Gitanos, Gyfti, Tsiganes, Țigani, Çingene, Zigeuner, Bohemiens, Travellers, Fahrende, etc. Volume 1: History, Language, and Groups; Volume 2: Traditions and Texts*, Basel: Schwabe.